

« Je pensais que j'aurais le temps de m'y préparer » : le découragement d'un maraîcher bio confronté à la rapidité du changement climatique

BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

Par [Manon Rescan](#) (Villefontaine [isère], envoyée spéciale)

Article réservé aux abonnés

ReportageGel tardif, printemps froid, canicules à répétition : les aléas climatiques se cumulent désormais au cours d'une même saison, bouleversant les cultures et fragilisant des maraîchers déjà faiblement rémunérés. Même les exploitations en agriculture biologique, engagées dans l'adaptation, peinent à résister.

Pierre Cellier a de plus en plus souvent l'impression de jouer au loto. Sa grille de chiffres : 3 hectares de terres agricoles, qu'il exploite en maraîchage bio à Villefontaine (Isère), à quarante minutes du centre de Lyon. Comme beaucoup de cultivateurs français, le trentenaire a été particulièrement malchanceux cette année. Il vient d'essuyer sa troisième canicule en six semaines. Trois vagues de chaleur à travailler de 5 heures du matin à la tombée de la nuit, pour soutenir les cultures en souffrance tout en évitant les heures chaudes. Trois périodes qui ont fait des dégâts « *dans les champs comme dans la tête* ».

Stéphane Viossat et Pierre Cellier, maraîchers, durant un épisode de canicule, à Bonnefamille (Isère), le 14 juillet 2026. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

Sur l'exploitation de Pierre Cellier, maraîcher, où les feuilles des blettes ont brûlé lors des épisodes de canicule, à Villefontaine (Isère), le 14 juillet 2026. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

Le maraîchage diversifié est pourtant conçu pour absorber les coups durs, grâce à des légumes cultivés tout au long de l'année. « *On lance plusieurs variétés, les ratés sont compensés par les réussites* », explique Sébastien Bruand, secrétaire national « légumes » au sein de la Fédération nationale d'agriculture biologique (FNAB). « *Mais les aléas climatiques sont de plus en plus fréquents* », constate-t-il. Gel tardif, sécheresse, canicule... au sein d'une même saison, les calamités se cumulent. La planification annuelle des cultures se mue en jeu de la terre et du hasard. « *Il y a deux ans, l'été avait été extrêmement pluvieux* », rappelle-t-il.

A Villefontaine, le printemps a été frais. Il a ralenti la croissance des plantes et favorisé la prolifération d'insectes ravageurs. Les melons et les pastèques ont eu trop froid et n'ont pas survécu. Puis, brutalement, fin mai, le thermomètre a dépassé les 30 °C. Les framboises ont mûri brusquement. Certaines cultures n'ont pas supporté le choc thermique. « *J'ai perdu trois semaines de récolte de petits pois* », rapporte Pierre Cellier.

La conséquence se lit sur un panneau posé sous le hangar où le maraîcher vend une fois par semaine sa production : « *1, printemps froid ; 2, grosses chaleurs en mai ; 3, cultures à la peine ; 4, récoltes en berne.* » « *Les clients ont parfois du mal à comprendre pourquoi il y a moins de variété cette année*, décrit-il. *Je devrais par exemple avoir des grandes quantités de tomates en ce moment.* » La canicule a empêché les fleurs, tardives, de donner des fruits.

Dans l'espace de vente directe de Pierre Cellier, maraîcher, un panneau informe les clients sur les conséquences des problèmes climatiques. A Villefontaine (Isère), le 14 juillet 2026. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

Sur l'exploitation de Stéphane Viossat, maraîcher, un poivron a brûlé sur son pied en raison des épisodes de canicule. A Bonnefamille (Isère), le 14 juillet 2026. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

Le maraîcher s'inquiète de ce qui garnira son étal à l'automne. Il a renoncé à semer des choux et repoussé les semis de carotte et de betteraves, qui risquaient de souffrir de la sécheresse. Son champ de courges musquées, de butternuts et de potimarrons reste à l'arrêt, saisi par la chaleur. Or « *ce qui pousse aujourd'hui détermine les revenus de demain* », rappelle l'agriculteur, qui vient de traverser trois mois sans se verser de salaire.

Les bons mois, il se paie moins d'un smic, l'équilibre financier de son foyer reposant sur le salaire de son épouse. « *En bio comme en non-bio, le maraîchage est un métier difficile, la rémunération est faible et le modèle économique n'est pas prévu pour subir plusieurs aléas dans l'année* », complète Sébastien Bruand. Selon la première étude de [*l'Observatoire de la rémunération agricole équitable de l'association Max Havelaar*](#), publiée en mai, 31 % des maraîchers touchaient moins d'un smic entre 2015 et 2024, 14 % avaient des revenus négatifs.

« Je subis tous les jours »

Dans l'espoir de voir ses plantes repartir une fois la canicule terminée, Pierre Cellier a tenté de les « *maintenir en vie* » en arrosant des parcelles qui d'ordinaire n'ont jamais besoin d'irrigation. Mais le maraîcher économise cette ressource.

« *Je me suis installé en me disant que j'allais me préparer au réchauffement climatique* », explique l'ancien ingénieur en écologie et gestion de la biodiversité. « *J'ai commencé en 2018, c'était la grande époque du retour à la terre, tout le monde voulait avoir son petit bout de terrain, cultiver des légumes et retrouver du sens dans son travail* », sourit-il. Lui aspire à « *avoir un impact direct* », à pouvoir dire à son fils de 7 ans qu'il a « *fait ce qu'il a] pu pour lui assurer un avenir viable* ».

Pierre Cellier, maraîcher, a dû renoncer à exploiter l'un de ses terrains agricoles, devenu trop sec après les épisodes de canicule. A Villefontaine (Isère), le 14 juillet 2026. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

Des oignons cultivés sur l'exploitation de Pierre Cellier, maraîcher, et devront être consommés plus rapidement que d'habitude en raison des épisodes de canicule, à Villefontaine (Isère), le 14 juillet 2026. BRUNO

« Ce que je n'avais pas prévu, c'est que je n'aurais pas le temps de me préparer, je subis tous les jours », constate-t-il. Des haies doivent apporter de l'ombre et de l'humidité aux cultures mais, plantées en 2022 et 2023, elles commencent juste à pousser. Le maraîcher doit encore rénover un champ pour que la terre y conserve mieux l'eau de pluie.

« Je pense qu'on manquera d'eau potable demain, et qu'on doit se préparer à ne pas pouvoir irriguer », estime-t-il, à rebours des solutions prônées dans le projet de loi d'urgence agricole, sur lequel députés et sénateurs doivent s'accorder en commission mixte paritaire, jeudi 16 juillet. *« Mais j'ai l'impression qu'on peut difficilement avoir une entreprise viable si on a une approche éthique »,* se désole celui qui, en plus de se passer d'engrais et de pesticides, essaie de limiter au maximum l'usage de plastique sur ses terres pour éviter toute pollution.

« On sent monter une colère, partage Sébastien Bruand. Ceux qui veillent le plus à intégrer le dérèglement climatique dans leurs pratiques ne sont pas épargnés par ses conséquences. » « L'adaptation dans les fermes demande beaucoup d'énergie, d'investissement », explique Olivier Chaloche, coprésident de la FNAB, qui voit, dans son réseau, la *« santé mentale des agriculteurs se dégrader »*. *« Je ressens une grande incompréhension sur la société dans laquelle je vis »,* résume pour sa part Pierre Cellier, lassé de jouer son avenir à la roulette : *« Pourquoi c'est si compliqué de prendre soin de nous, les humains ? »*

Sur l'exploitation de Pierre Cellier, les plants de tomates ont un retard de croissance en raison des différents épisodes de canicule. A Villefontaine (Isère), le 14 juillet 2026. BRUNO AMSELLEM/DIVERGENCE POUR « LE MONDE »

[Réutiliser ce contenu](#)